

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 38 (1900)
Heft: 44

Artikel: Un jour de lessive : croquis de la vie vaudoise
Autor: Antan, Pierre d'
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-198400>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

lorsque apparaît une jeune personne entablier d'infirmière.

— Monsieur, dit-elle, félicitez-vous, madame et les enfants se portent à merveille.

— Comment ! les enfants ?

— Oui, monsieur, un gros garçon et une mignonne fillette.... N'ayant personne, madame a téléphoné il y a deux heures à la Maternité, et je suis venue, et tout s'est passé le mieux du monde.

Mme Truthahn :— Alors on n'a plus besoin de moi ? C'était bien la peine de me faire quitter la fête de Vevey pour laisser brûler une de ces cheunes filles du Maternité qui nous gouttent déjà assez l'herbe sous la chambe.

V. F.

Lausanne, 29 octobre 1900.

Monsieur le rédacteur,

Une amusante boutade, publiée dans le dernier numéro du *Conteur*, sous le titre : « Cruelle vengeance », évoque le souvenir de Benjamin Corbaz, le libraire de la Cité, comme vous l'appellez.

A ce nom, si connu jadis, mes pensées se sont soudain reportées au temps de ma jeunesse. Un moment il m'a semblé revivre ce temps heureux. J'ai revu le papa Corbaz, un petit homme très vif, l'œil pétillant d'intelligence et de malice et, avec ça, un bon sourire, qui invitait à l'abord.

Négociant très habile et très conscientieux, il s'était acquis une véritable renommée à Lausanne et dans le canton. Son magasin d'épicerie — car il avait été épicer avant d'être libraire — voyait tous les jours accourir de nouveaux clients.

Il connaissait mieux que personne les faibles du public — faibles qui sont encore les mêmes aujourd'hui, en dépit du progrès. Il en profitait parfois, mais d'honnête façon. En peut-on toujours dire autant, à présent ?

Un jour, il annonça qu'il vendrait désormais la livre de café deux kreutzer de moins que dans les magasins de la ville basse. Et les gens des bas quartiers de gravir l'Escalier-du-Marché, pour faire emplette de café à prix réduit. Déjà l'attrait du bon marché.

Un autre jour, il aligna sur les rayons de sa devanture de nombreuses bouteilles de rhum. Ces bouteilles portaient des étiquettes colorées, représentant des nègres à la récolte de la canne à sucre. Au-dessus de la vignette, on lisait :

*Véritable Rhum de la Jamaïque,
fabriqué par Benjamin Corbaz,
à Lausanne.*

L'innocent artifice du malicieux épicer réussit à merveille. Le bon public ne put résister au prestige d'une étiquette où son entraînement facile trouvait une double excuse. Pensez donc, de véritable rhum de la Jamaïque, et fabriqué par Benjamin Corbaz, encore !

Tout le monde en voulut.

Voilà, monsieur le rédacteur, les souvenirs de jeunesse que m'a rappelés votre boutade. Faites-en ce que vous voudrez, et croyez à la fidélité du plus vieux des amis du *Conteur*.

M.

Un jour de lessive.

CROQUIS DE LA VIE VAUDOISE

La Julie — vous savez bien, la femme à l'assesseur, — la Julie a presque fini ses ouvrages ; pourtant, il lui reste un gros souci : sa lessive.

La lessive, pour une ménagère de la ville, cela ne dit pas grand' chose. Pour une ménagère de la campagne, la lessive fait époque. On dit : « Je ferai cela après la lessive... L'on-

cle Jean-Pierre est mort, il y a dix ans, huit jours après la lessive du printemps... Le petit Louis est né juste le jour où la femme au syndic lavait sa lessive. »

Si la lessive est le plus gros souci de la ménagère, c'est aussi sa plus grande gloire. C'est son œuvre, à elle ; c'est là que se révèlent ses qualités de maîtresse de maison. Il ne s'agit pas seulement pour elle de remplir ses armoires de beau linge parfumé, bien sec et bien blanc. Il s'agit aussi et surtout de maintenir la vieille réputation de la maison. Il faut qu'en ce jour les envieuses soient obligées de dire une fois de plus : « Cette Julie, je ne sais pourtant pas comment elle s'en prend, pour avoir toujours des tant belles lessives. »

Le jour de la lessive, la ménagère est dame et maîtresse au logis. Elle fait marcher au doigt et à l'œil, non seulement le bataillon des lessiveuses, troupe indocile et indisciplinée, mais aussi les enfants et son mari. Celui-ci n'a qu'à obéir sans *repiper*. Si le dîner n'est pas prêt à l'heure, ou si l'on a oublié de cuire aux cochons, il vaut mieux pour lui qu'il se taise. Un jour de lessive, les observations sont mal reçues. Quant aux enfants, ils n'ont qu'à ne pas venir *encoubler* par là.

La lessive !... Voilà longtemps qu'on y pensait... On en a déjà fait une au printemps, c'est vrai, et il y a dans les armoires assez de linge pour l'hiver. On n'est pas, Dieu merci, comme les gens de la ville, qui sont obligés de faire la lessive tous les quinze jours, mais enfin, il faut pourtant en refaire une avant de s'*encasgner* pour la saison morte.

La Julie, depuis longtemps, a consulté l'almanach — celui de Berne et Vevey, bien entendu, c'est le meilleur. Elle a eu de nombreuses consultations avec les lessiveuses, puis avec les voisines, qui doivent lui prêter l'une ou l'autre des ustensiles nécessaires.

Longtemps à l'avance, elle a fait afficher sur la fontaine communale un billet constatant qu'elle retient les bassins pour tel jour, afin que personne ne soit assez malavisé pour en salir l'eau.

On a cherché au galetas la corde, les *crosses* pour la soutenir et le panier de *pinces*. On a sorti de la cave la *tine* et le *tinon*, avec le *goume* et le *trépied*, et l'on a mis *goger* tout cela vers la fontaine, avant de l'installer dans la grande cuisine qui va servir de buanderie.

La tine est pleine. La Julie l'a préparée avec tout le soin possible. Tout au fond, quelques bâtons de bois entrecroisés qui permettent à l'eau de couler facilement, puis le linge, le gros linge d'abord, le *mince* ensuite. Enfin, par dessus, le *fleurier* de grosse toile reçoit les cendres, de belles cendres blondes, cendres de hêtre ou de sapin.

Pendant un jour au moins, la Julie a *coulé* sans relâche, remettant sans cesse par dessus le *lissu* bouillant qu'elle retire par dessous. Les voisines, l'une après l'autre, sont venues voir et donner leur avis.

La Julie, affairée, va et vient, jetant de temps à autre un regard inquiet sur le ciel. Heureusement que les nuages vont du bon côté.

Enfin, voici le grand jour ! Un soleil resplendissant ; à peine un léger brouillard du matin qui se dissipera bientôt. Bien avant l'aube, la Julie est debout, et quand les lessiveuses arrivent, cachant, frissonnantes, leurs mains sous leur tablier, la lessive est déjà chaude et le déjeuner est sur la table.

Ah ! c'est qu'il n'y a pas une minute à perdre ! La besogne est vite distribuée. En un instant, chacun est à la sienne. A la fontaine, les lessiveuses frappent le linge à grands coups sur les lavoirs, savonnent, frottent, tordent et finalement jettent les pièces une à une dans l'eau claire du grand bassin, d'où tout à l'heure on les sortira.

D'abord, un peu engourdis, les langues se

dérouillent rapidement, et publient une première édition de la gazette du village, gazette qui, à la fin de la journée, sera considérablement revue et augmentée. Rien n'est oublié, ni la vache malade de Jean-Louis, ni la *saboullée* que le taupier a donnée à sa femme, ni les amours de la Lisette du Grand-Pré.

De temps à autre, un domestique, sifflant un air, vient faire boire ses vaches, ou chercher une *brantée* d'eau. S'il est jeune et naïf, il essayera d'agacer les lessiveuses. « Brrr... quel nid de guêpes. Il n'a rien à faire qu'à s'en aller au plus vite, heureux s'il n'a pas attrapé, avec quelques *fions* bien lancés, quelques éclaboussures d'eau sale.

Dans le verger près de la maison, la Julie et son mari tendent le cordeau. L'assesseur le fixe paisiblement au tronc d'un gros prunier, tandis que la Julie, impatientée, le houssile.

— Allons, dépêche-toi un peu, *niousse* que tu es. Mon père, que tu es pourtant *lambin*. Tu irais bien pour aller chercher la mort aux riches.

Enfin, la corde est tendue. La Julie la fait soutenir de distance en distance pas des *crosses* et commence à étendre son linge, après l'avoir passé *au bleu*.

Sa fille, la *Marie*, vient après elle, pour lui donner les *pinces*, et la Julie en profite pour lui faire l'historique de chaque pièce, et un brin de généalogie.

— Tu vois cet essuie-mains qui est marqué R T, il vient de ta *rrière* grand'mère, qui était une Tissot. Dans le temps, on avait du linge qui durait. Et puis voici une serviette de mon trousseau ; c'est mon cousin de Genève qui m'avait donné ce n° 24...

Pendant ce temps, la tine se vide et la corde se garnit. Les serviettes flottent au vent avec de petits claquements allègres. Les chemises pendues par la *bannière* se gonflent et prennent des fois des formes animées. Les taies d'oreillers, blanches ou bariolées, se balancent lourdement, comme des corps sans âme.

La Julie va et vient là-dedans, surveillant tout de cet œil du maître, auquel rien n'échappe, redressant ici un drap qui va toucher terre, ajoutant là une crosse, courant à sa cuisine donner un coup d'œil à ses marmites, et recueillant encore en chemin les compliments des voisines :

— Ti possible, quelle belle lessive. Il n'y a pourtant pas une fache !

On a diné à la hâte. L'assesseur, qui aime assez faire endéver sa femme, a voulu dire la sienne :

— Tu sais, Julie, il n'y a que les méchantes femmes qui ont si beau temps pour leur lessive.

Il a vite eu son affaire.

— Que non, lui a dit la Julie. J'ai toujours entendu dire qu'il y a aussi les femmes dont les maris *couriaient*.

Et l'assesseur n'a rien trouvé à dire, tandis que les lessiveuses, prises d'une subite envie de rire, ont mis le nez dans leur assiette d'un air embarrassé.

Maintenant, c'est le soir. Par grandes corbeilles, on a rapporté au logis le beau linge fleurant bon. Toute l'après-midi, la Julie a couru, excitant le zèle de ses femmes, étendant, pliant, rangeant. Les lessiveuses, les doigts raidis par le travail, finissent de plier les grands draps. Elles les saisissent solidement aux quatre coins, les étendent d'un coup sec pour faire disparaître les plis, et les rangent en hautes piles. La Julie peut être satisfaite. Il lui reste pour demain la tâche agréable de compter et de ranger son linge dans les grandes armoires.

L'hiver peut venir. La lessive est faite.

Pierre d'ANTAN.